

Du bistouri à la plume

Pensées d'un chirurgien esthétique

JEAN-CLAUDE DARDOUR

PRÉFACE

De l'enfance modeste qui fut la mienne, celle d'un petit Juif d'Alger, jusqu'à ma carrière de chirurgien esthétique à Paris, j'ai parcouru un chemin que nul n'aurait tracé pour moi. Je pourrais raconter cette ascension sociale, mais telle n'est pas mon intention. Je n'ai jamais prétendu posséder une histoire qui méritait à elle seule un livre. Si toutefois certaines bribes biographiques apparaîtront au fil de ces pages, ce ne sera que pour éclairer ma véritable ambition : comprendre l'Homme, ou du moins tenter de m'en approcher.

À la manière de Marc Aurèle, dont les méditations demeurent un compagnon pour quiconque cherche à saisir le sens de l'existence, je propose ici un ouvrage libre, presque indiscipliné. Une constellation de pensées, élaborées au fil des années, au croisement de l'expérience, de l'observation et de l'étude. Il ne s'agit pas d'un récit linéaire mais d'une promenade intellectuelle où l'esprit circule, questionne, doute et parfois, provoque.

Quel est le sens de la vie ? Pourquoi l'existence, si absurde parfois, n'en demeure-t-elle pas moins indispensable ? Où se situe l'éthique dans l'art médical ? Qu'est-ce que la vérité ? D'où provient l'intelligence ? Quels sont les dangers des idéologies ? Si l'on admet que la pensée précède le discours, quelles métamorphoses l'IA annonce-t-elle ? À ces questions, et à d'autres encore, je ne prétends offrir ni système ni doctrine, seulement des réponses honnêtes, appuyées sur la raison, la lucidité et peut-être une forme de sagesse.

Cet ouvrage s'adresse d'abord à ceux qui me sont chers, mes enfants et mes petits-enfants. Ils y trouveront, le moment venu, un accès à ce que je fus et à ce que j'ai tenté de comprendre. Pour les autres, qu'il soit reçu comme le témoignage d'un homme qui s'est construit à la seule force de sa volonté, refusant les vérités imposées, préférant la liberté d'esprit au confort de l'idéologie.

J'ai toujours aimé le débat, la confrontation des idées, le choc des arguments. Non par polémique gratuite, mais par la conviction qu'aucune idée ne mérite le respect si elle n'a pas affronté la contradiction. J'ai vu trop d'intellectuels changer de discours au gré des modes, fustiger ceux, comme Albert Camus ou Raymond Aron, qui eurent le courage de demeurer eux-mêmes. Cette versatilité m'a appris une chose : je ne m'en remettrai jamais aux arguments d'autorité pour penser à ma place. Je préfère la lente élaboration personnelle, nourrie de lectures, de discussions, d'écoute, de vie vécue.

Ce livre n'est pas mon premier. J'ai déjà écrit sur ce qui m'a longtemps habité : le corps. *Le droit à la beauté* d'abord, où je soutenais ma théorie de l'héritage et, en filigrane, le fait que la génétique façonne davantage le destin que la fortune héritée. Puis, *Les tabous du corps*, réflexion sur la culpabilité qui entourait jadis, et parfois encore, le désir d'être beau, fruit d'une tradition religieuse pour laquelle le corps, en tant qu'œuvre divine, est intouchable. Enfin, un troisième ouvrage, inachevé, où je cherchais à décoder l'histoire de la silhouette, de la morphologie, du sous-vêtement et du regard que la société porte sur le corps : le poids des apparences autant que l'apparence du poids.

Du bistouri à la plume est quelque part la somme de tous mes livres. L'œuvre d'un homme parvenu à un âge où l'on ne craint plus de dire ce qu'on pense, où l'on cesse de ménager les illusions et où demeure le désir le plus noble : transmettre.

Je vous offre ces pages comme on offre une clef. À vous d'ouvrir la porte qu'il vous plaira.

VIVRE
ET
MOURIR

L'ABSURDE

Jeune garçon, j'avais très peur de la mort. Je me cachais sous les draps, terrifié à l'idée d'être cueilli par la Faucheuse. Cette peur viscérale m'a poursuivi jusqu'à l'adolescence, moment où j'ai enfin pu m'en libérer. L'aphorisme d'Épicure m'a guidé sur ce chemin : « *Je n'ai pas peur de la mort car quand je suis là, elle n'est pas là et quand elle sera là, je ne serai plus là.* » Tout est dit. Dans cette clarté, j'ai compris que ce qui me hantait n'était pas la mort, mais l'anéantissement : cette disparition absolue de soi, ce silence après le dernier battement. Dans ses *Essais*, Montaigne écrit : « *Philosopher, c'est apprendre à mourir.* » Je n'ai jamais su s'il convenait d'y apposer un point final ou un point d'interrogation. À quoi bon consacrer tant d'énergie à un instant qui ne durera qu'une fraction de seconde et dont nul n'aura plus conscience ensuite ? Face à cette angoisse du néant, l'humanité n'a cessé d'imaginer des parades.

Cherchant à inverser le problème, la Silicon Valley promet l'immortalité à qui veut l'entendre : reprogrammation cellulaire, allongement de la vie jusqu'à cent cinquante ans, disent certains prophètes technologiques... D'autres fantasment le transfert de conscience, l'avatar robotique, la copie numérique de soi. Autant d'utopies cybernétiques visant à conjurer le vide que l'Homme redoute tant, contrairement à la nature. Les spiritualités orientales, elles, proposent la transmigration des âmes. Tout cela n'est, à mes yeux, que défense imaginative et refuge consolatoire pour ceux que la finitude effraie. Nous sommes voués au néant. Sartre l'a dit avec une lucidité glaçante dans son essai d'ontologie *L'Être et*

le Néant. Et ce constat nous dévaste : pourquoi vivre si tout finit en poussière ?

J'ai trouvé ma réponse plus tard chez un écrivain qui m'accompagne encore : Albert Camus. Je l'ai lu d'abord jeune et fut conquis dès son premier recueil publié en 1939. Dans le texte consacré aux *Noces à Tipasa* (ville algérienne côtière), je garde en mémoire ce passage où l'auteur, face à la mer, croque dans une pêche mûre dont le jus coule sur ses lèvres. Un hymne au soleil, aux ruines et au plaisir d'être vivant. Lorsque je l'ai relu plus tard, je compris mieux ses réflexions : l'absurde n'est pas une impasse mais « *la confrontation entre l'appel humain et le silence déraisonnable du monde.* » On pense bien sûr à Pascal : « *Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie.* » *Le Mythe de Sisyphe* s'ouvre par une provocation : « *Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : le suicide.* »

Si vivre est absurde, pourquoi continuer ? Et pourtant, à la fin, Sisyphe ne meurt pas : il monte, encore, son rocher. Camus conclut : « *Il faut imaginer Sisyphe heureux.* » Le monde est immense, nous sommes minuscules. Tout ce que nous bâtissons s'effondre sous le poids du temps. Lorsque je me laisse absorber par un problème qui me tracasse ou empoisonne ma vie, je relativise : quelle importance aura-t-il dans cinquante ans ? Aucune. Le monde n'est ni juste ni injuste : il est à juste, étranger aux catégories morales que nous tentons d'imposer pour le domestiquer. C'est au cœur de ce silence que se joue l'absurde : savoir que tout est voué à disparaître, et pourtant agir, aimer, créer, rire. « *Il faut vivre comme si l'on était éternel et comme si l'on devait mourir demain* », dit la sagesse populaire.

Chez Camus, prix Nobel de littérature en 1957, l'absurde n'est jamais lié au nihilisme : il devient le tremplin d'une révolte qui refuse l'injustice sans prétendre trouver un sens. *La Peste* en témoigne. Comment se fait-il qu'une ville prospère soit soudain dévastée par une épidémie ? Le père Paneloux y

voit un châtement divin jusqu'à ce qu'un enfant de neuf ans meure sous ses yeux. Alors le docteur Rieux réplique, glaçant : « *Regardez cet enfant. Et vous direz encore que c'est juste ?* » *L'Étranger* pose le problème sans y apporter de réponse ; *La Peste*, en illustrant magnifiquement l'absurdité de la condition humaine, apporte un début de réponse.

Après l'acceptation vient la révolte. Dans *L'homme révolté*, Camus analyse comment la contestation de l'injustice et de l'oppression peut conduire à la fois à la liberté et, paradoxalement, à la violence. Sa formule « *La révolte oui, mais pas la révolution* » et son attaque en règle contre le marxisme brisa son amitié avec Sartre. Nous y reviendrons. *La Chute* interroge la culpabilité paralysante à travers le monologue introspectif de Jean-Baptiste Clamence, ancien avocat à succès, qui confesse ses hypocrisies et sa lâcheté.

Publié à titre posthume en 1994, *Le Premier Homme* raconte l'histoire de Jacques Cormery, qui cherche à comprendre ses origines en Algérie, mêlant mémoire intime, quête identitaire et réflexion sur l'enfance et la colonisation. De cet ouvrage resté inachevé en raison d'un accident de voiture survenu le 4 janvier 1960 dans sa Facel Vega, je retiens la réplique de Jacques Cormery : « *Non, un homme ça s'empêche. Voilà ce qu'est un homme, ou sinon...* » Alter ego de Camus, il réagit vivement après avoir découvert des coreligionnaires féroce­ment égorgés, émasculés et pendus par les fellagas. On y retrouve la révolte d'un homme devant un acte inhumain.

Originaire du latin absurdus (*ab*, éloignement et *surdus*, sourd), l'absurdité se lit dans les violences humaines. Je l'ai vue ressurgir de façon abominable dans les crimes du 7 octobre 2023, où des Gazaouis ont perpétré des actes de barbarie inimaginables. Seuls les êtres humains sont capables de telles atrocités, tandis que les animaux tuent pour manger, rarement par pur plaisir. Face à cette barbarie, le peuple juif, bouc

émissaire depuis deux millénaires, a souvent choisi la réponse la plus lumineuse : créer, penser, soigner, inventer, rafler des prix Nobel. De la douleur, les Juifs ont fait un levier plutôt qu'une arme. Depuis la Shoah, ils semblent toutefois avoir compris que force et violence restent parfois des arguments redoutablement efficaces.

La philosophie de l'absurde, notamment celle de Camus, est à la fois réelle et rationnelle. Réelle, parce que tout le monde partage cette angoisse de la mort, de la disparition et de l'anéantissement ; rationnelle, parce qu'à partir du moment où l'on sait que l'on va mourir, la seule option sensée est d'être heureux. De célébrer les instants. De voler chaque jour à l'oubli. Je compose avec l'absurde en étant conscient de la chance que j'ai d'être encore vivant, d'avoir suffisamment d'argent pour m'offrir un cadre de vie agréable, d'être entouré de gens que j'aime et qui, je crois, m'aiment en retour. Quelle chance de prendre plaisir à perdre du temps, à lire utile ou futile, et à apprendre encore.

Mon métier de chirurgien esthétique fut, pour moi, une grande réponse à l'absurde, car, parmi mes motivations, il y a celle du service rendu. Les lettres que mes patientes m'envoyèrent deux ou trois ans après une intervention témoignent de l'impact immense que l'on peut avoir. L'une d'elles me confia : « *Vous avez transformé ma vie ! Je me sens enfin femme.* » Dans un monde où le sein reste le symbole de la féminité, j'ai rendu, grâce à mon bistouri, des femmes plus heureuses - et cela m'a moi-même rendu heureux. Le bonheur devient une compensation face à l'absurde.

Beaucoup confondent bonheur et plaisir. Le plaisir est un instantané : il surgit lorsque le désir est comblé, puis s'éteint presque aussitôt. Certes, satisfaire certains désirs contribue à l'accès au bonheur, mais l'accomplissement immédiat de tous les désirs conduit souvent à l'ennui. Le bonheur, lui, s'inscrit

dans la durée. Louis Jovet, contemplant une photographie, disait : « *C'est un instantané.* » Si le plaisir est une photo, le bonheur est un film. L'homme heureux vit en accord avec ce qu'il est et avec ce qu'il a.

Les psychiatres nous ont montré que les frustrations rendent malade. Alors, osons demander ce que l'on désire. Osons être heureux. Osons accueillir l'absurde. Comme le répétait ma mère avec son bon sens populaire : « *Ose demander. Plus que non, on ne peut pas te dire.* »